

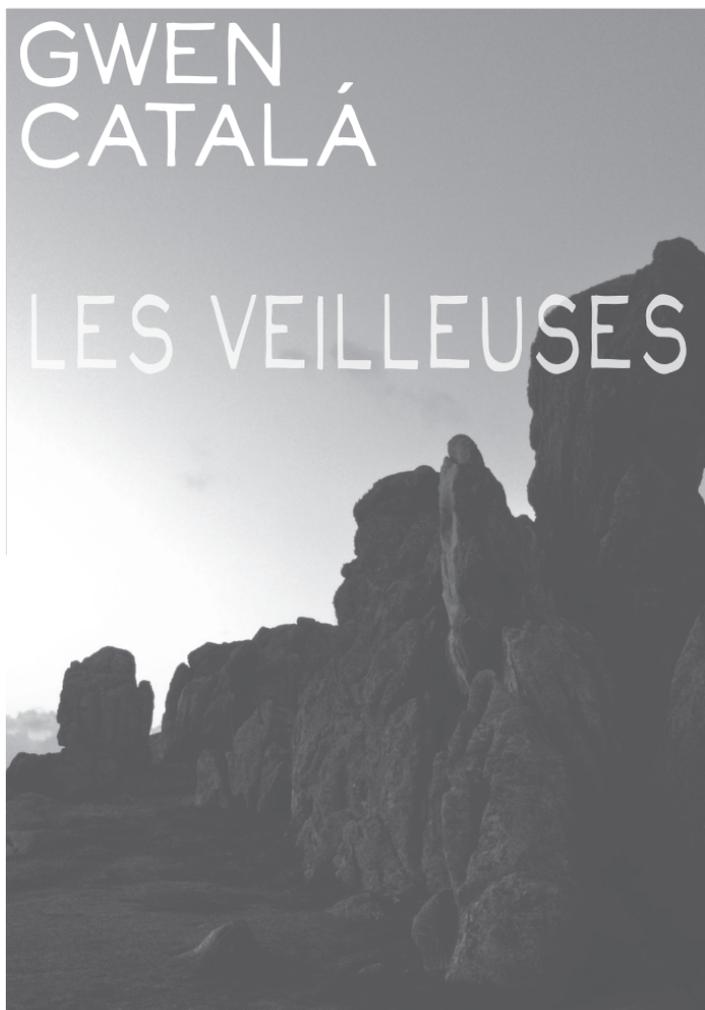
**LES
VEILLEUSES**
GWEN CATALÁ



PUBLIC MONDE

GWEN
CATALÁ

LES VEILLEUSES



Gwen Catalá vit à Chiang Mai, en Thaïlande. Co-fondateur de Numeriklivres, il est membre de l'équipe de publie.net depuis 2010. Auteur/codeur, il est engagé en faveur de la création contemporaine et plus encore de l'invention, qu'elle soit numérique, papier ou web.

Les veilleuses de brise, de leur titre original, fut à l'origine l'une des premières fictions entièrement écrites pour et via le réseau social Twitter, à l'occasion du 11^e salon international du livre insulaire d'Ouessant, en août 2009. Œuvre transmédia, elle fut tour à tour portée en application iPhone et en podcast audio, sur une bande originale de Ólafur Arnarld, compositeur néo-classique islandais de génie, également auteur de nombreuses expérimentations sur les réseaux.

Les Veilleuses est le second texte de Gwen Catalá sous son nom d'auteur, après l'expérience transmédia *Le roman d'Arnaud* (Éd. Numeriklivres, 2009-2013), cadavre exquis composé sur Facebook.



Twitter: @gwencatala



Facebook: facebook.com/gwencatala.auteur

© publie.net & Gwen Catalá

© Phare de la pagination et dessins de Lise Hascoët

Dépôt légal : 3^e trimestre 2013.

ISBN 978-2-8145-9754-9

© papier+epub, marque déposée publie.net

GWEN CATALÁ

LES VEILLEUSES

DESSINS DE LISE HASCOËT



PUBLIE MONDE

L'idée de ce texte est née dans un train, celui me menant au 11^e salon international du livre insulaire d'Ouessant. Un salon auquel j'étais invité, pour la première fois, afin de parler de mon expérience du numérique. Une simple conférence, une de plus, me disais-je alors, lorsqu'on me posa le défi suivant : pourquoi ne pas donner un exemple de ce que peut être la création numérique ?

Contre toute attente, durant 48 heures, je me retrouvais à inventer un récit, sur le fil, et à l'imaginer s'articulant, par fragment de 140 caractères, sans coupures ni cassures, pour en faire un tout, imageant mon amour de l'insularité autant que de cette création que je défends.

Les veilleuses de brise étaient nées, création transmédia d'un nouveau genre, et avec elles, une aventure ouessantine jamais démentie depuis.

Aussi, un grand merci à Jean-Lou Bourgeon et à Isabelle Le Bal de cette première invitation qui changea bien des choses, je leur dois mon retour en Bretagne.

Merci à Ouessant et ses habitants de constamment m'inspirer. Depuis ma belle Thaïlande, mes pas ne sont jamais très loin du phare du Créac'h.

G.C.

*À celles qui veillent et
nous protègent.*





[1]

JE T'AI PROMIS

La solitude est-elle une fatalité, ou l'opportunité d'une sagesse révélée?

Depuis trop longtemps, elle ne cessait de se poser cette question. Depuis trop longtemps, son cœur aigri lui dictait de l'oublier, d'aller de l'avant et de cesser d'espérer. Mais elle ne pouvait s'y résoudre. C'était trop dur.

Marie-Madeleine n'était pas femme à se laisser aller à la controverse. Elle aimait la simplicité et croyait dur comme fer à la juste place des choses. Non, elle n'était pas partisane du battage; d'autres s'en chargeaient à sa place. Car depuis sa plus tendre enfance, la polémique s'était accrochée à elle telle une mauvaise herbe.

Ancienne fille de joie, halte incontournable des marins au port, nul ne lui accordait la moindre importance; si ce n'était qu'elle courba l'échine le soir venu.

Mais les docks s'étaient peu à peu vidés de leur incroyable activité passée. Les bars à catins avaient fermé leurs portes; faute de vieux loups de mer et de jeunes puceaux à sustenter. Les chants de cabestan s'en étaient allés, tout comme son homme.



L'unique âme charitable de ce satané caillou n'était plus. Seuls restaient les embruns mélancoliques de sa peine indomptable.

Pourtant, elle l'avait senti. Elle savait que jamais elle n'aurait dû s'amouracher de la sorte. Quelle idée saugrenue avait bien pu lui passer par la tête ? Écarter les jambes était autrement plus facile. Mais les histoires de ces contrées lointaines, tant de fois contées, l'attiraient irrésistiblement. Elle ne pouvait lutter, c'était plus fort qu'elle. Cette nourriture de l'esprit était sa drogue, son opium.

Alors, comme chaque matin depuis deux ans et demi, elle venait admirer le doux lever du soleil. Aujourd'hui était le millième. Mille jours que sa robe goûtait la brise, qu'elle tâtait de son épais tissu les relents que l'océan daignait lui offrir.

De cette pointe à la pureté rocailleuse, où nul ne venait, Marie-Madeleine espérait, désespérait du naufrage de ses affres. Guettant la plus infime coque, le plus subtil cabotage par-delà l'épaisse chape de plomb brumeuse, elle offrait ses désirs à cette onde amère.



Tiendrait-il sa promesse ?

Se souvenait-il seulement de sa douce putain ?



[2]

L'INFORTUNÉE

Vicissitudes. Telle avait toujours été sa vie. Un mélange chamarré de beuveries, d'encanaillements et de douces rêveries dans les bras si réconfortants de ses amants.

Marie-Madeleine avait vingt ans et une insouciante jeunesse inassouvie hantait ses songes. Elle ne faisait pas partie de la communauté. Elle n'y avait pas sa place. C'était tout juste si on la tolérait. Enfant naufragée, caprice du hasard, elle avait été recueillie en bas âge par le pasteur qui en avait alors pris grand soin. Son arrivée était si impromptue, si troublante.

— Un mauvais signe, pour sûr ! s'étaient empressés de dire les plus superstitieux.

Mais elle était là, elle avait survécu. Sommairement emmitouflée dans un reste de voile déchirée, disposée en toute hâte dans un canot décrépi, son apparition sur la grève avait précédé une décennie de malheur et de pertes. Tous l'avaient senti, sans pouvoir le nommer.

Le vieil unijambiste portugais — ou était-il espagnol ? — n'avait cessé de le répéter au cours d'une diatribe alcoolisée et peu compréhensible.



— *El diablo, el diablo !*

La rumeur s'était propagée comme un feu de paille. Et d'un murmure infondé, ces deux mots étaient devenus l'évidence. C'était le diable qui l'avait envoyée à eux. Le diable qui avait teinté les plages de sang et avait apporté la grippe. C'était elle, son suppôt, qui avait précipité cent jours de tempête sur cette terre oubliée.

Nombreux étaient ceux qui étaient partis, qui avaient sombré. Trop nombreux. Beaucoup trop. Sur terre ou en mer, l'île s'était vidée de sa substance la plus chère et ô combien précieuse ; ses habitants.

En raison de ces événements tragiques, personne ne pouvait lui pardonner. Faute d'explication, il fallait un coupable. Toute cette peine devait être dirigée contre quelqu'un. C'était le seul moyen, l'unique échappatoire. La pauvre enfant ne pouvait être acceptée. Malgré son innocence chétive, elle se devait d'être le réceptacle de leur incompréhension et de leur colère.

Les quinze premières années de Marie-Madeleine avaient donc été à l'image de la rancœur de ses sauveurs. Amères, rudes et empreintes de



solitude. Durant quinze années, elle avait vécu cachée, honnie de tous et par tous. Seul ce serviteur du Seigneur avait accepté de lui prodiguer soin et éducation. Il était le seul à la voir telle qu'elle était : un don de Dieu. D'où son nom, Marie-Madeleine. Le vieil homme, qui avait été durement affaibli durant l'épidémie de grippe, n'avait cessé de le lui répéter. Elle était et demeurerait une observatrice impartiale de l'homme et de son éternelle perfectibilité.

Mais durant l'hiver de sa quinzième année, le vieil homme était mort ; disparaissant sans avoir pu parfaire son apprentissage. Et de l'office religieux se finissant, alors que la mise en terre de son protecteur n'était pas encore terminée, le nouveau ministre du Culte n'avait eu qu'un seul geste à son égard. Un bras tendu vers le lointain, un index la sommant de repartir d'où elle venait.

Devait-elle expier pour leurs péchés ? Était-ce là son seul rôle ?

De son corps prépubère, elle avait donc fait ce que tous attendaient en devenant un paria, une délaissée dont l'océan n'avait pas voulu. Lors de

son naufrage mystérieux, il ne l'avait pas emportée. Il avait voulu qu'elle reste, qu'elle demeure en ces lieux. Même la branche de cet if avec laquelle elle avait joué étant enfant n'avait résisté à sa peine. Elle qui désirait tant en finir. Cela aurait été si simple.

De ses larmes retenues, elle avait noué la corde humide autour de son cou. Son acte était sincère, mais la vie en avait décidé autrement. Son pied s'était avancé, son corps raidi, et le mortel cerclage refermé sur sa peau rosée. Et de sa tête choquant le sol, le tronc court et noueux n'avait pu donner satisfaction à ses attentes.

Ce n'était pas son heure, elle n'était pas prête. L'existence était ainsi, à l'image de cet arbre. Inflexible et rude; aux détours sinueux.

Les douloureuses stries rougeâtres ne la quitteraient plus. Et son cou, tatoué à jamais par son acte désespéré, ne manquerait pas de le lui rappeler. Elle se devait de poursuivre, et d'attendre.

Ne restait à Marie-Madeleine qu'une seule voie. Celle des joies et autres plaisirs interdits.

Les cinq années suivantes n'avaient pas été très différentes de cet instant.



La jeune femme, à moitié dénudée, attendait son lot quotidien d'hommes ; l'épaule tentatrice posée contre l'entrée en pierre grise de l'établissement.

Ses journées se résumaient ainsi. Attendre et sourire. Acquiescer et encaisser. Ne pas broncher, et espérer que la nuit passe tel un clignement de cil. Mais cela en valait la peine. Car de temps à autre, ces vœux étaient exaucés. À de rares occasions, bien trop à son goût, l'un des marins et autres pêcheurs des Grands Bancs se confiait à elle sur l'oreiller. Et de cette chambre lugubre donnant sur les quais, l'esprit de Marie-Madeleine pouvait à loisir s'échapper de son existence dépravée, partir au-delà du levant pour de folles épopées.

Des heures durant, elle questionnait ses amants. Des heures durant, elle s'évadait en des contrées merveilleuses pavées de senteurs exotiques.

— Raconte-moi encore, ne cessait-elle de demander.



www.publie.net

coopérative d'édition numérique